



# Du pays d'où nous venons

## Poésie à deux mains

## Résonances d'Alexander Iridescence

**Congo de Patrice Joseph Lhoni**  
**Kôngo de Benoist Saul Lhoni**

Ces deux textes côté à côté sont bouleversants. Ils forment véritablement un miroir : l'un, celui du père, est encore tendu vers l'espérance lucide ; l'autre, celui du fils, plonge dans une désillusion presque totale.

À eux deux, ils composent une fresque de la conscience congolaise, et au-delà, de toute conscience humaine blessée par l'histoire.

Voici une lecture attentive de ce diptyque :

### 1. Le *Congo* de Patrice Joseph Lhoni : La majesté et l'appel à l'unité

Dans *Congo*, Patrice Joseph Lhoni décrit le fleuve comme un symbole vivant de paix, de fraternité, d'hospitalité.

Le fleuve unit ; il ne sépare pas les êtres. Il est un berceau, une source, une promesse.

*Puissance paisible* : oxymore splendide, qui traduit une grandeur naturelle non oppressive, douce.

*Moins spéculateurs*, mais très humains : la fierté d'une humanité authentique, humble, loin des ambitions destructrices.

*Que les cœurs assoiffés de justice et de paix se donnent la main* : le fleuve devient un appel à la résistance collective, au réveil des consciences.

Ce texte est grave, mais porteur d'une flamme d'espérance.

Même en reconnaissant les travers historiques (soumission aux princes traditionnels), Patrice Joseph Lhoni croit encore à la possibilité d'un ressaisissement.

### 2. Le *Kôngo* de Benoist Saul Lhoni : L'effondrement et le désespoir

Dans *Kôngo*, Benoist Saul Lhoni reprend la même structure, la même thématique. Mais il en inverse radicalement la charge émotionnelle.

*Ton nom s'étale en lettres de sang* : tout de suite, il associe le fleuve et la souffrance, à la tragédie.

*Quel tribut te faudrait-il/Encore payer* : l'idée d'une dette sans fin, d'une punition interminable.

*Nous avons renié nos princes, nos rois, nos sages* : ici, non seulement les structures traditionnelles sont abandonnées, mais c'est aussi un reniement de soi-même.

Le fleuve n'unit plus les êtres : il témoigne du naufrage.

On suspecte même la beauté du Kôngo d'être une illusion :

*Et que ta beauté souvent louée ne soit qu'une farce !*

Ce doute terrible marque un tournant existentiel : la perte non seulement des repères sociaux, mais aussi du sens esthétique, du sens moral.

La fin du poème est d'une noirceur immense :

*Attachés à l'atavisme de nos bourreaux Pour jusqu'à l'infini insondable demeurer dans l'esclavage et la tyrannie*

C'est la résignation historique qu'il expose ici : non plus la faute des dominants seuls, mais aussi l'acceptation tragique de la servitude par ceux qui la subissent.

Portée poétique  
De ce diptyque

- Patrice Joseph Lhoni parle encore au futur possible.
- Benoist Saul Lhoni lui parle depuis un présent figé dans l'échec. Son texte agit comme une contre-élégie, un « anti-hymne », montrant que la beauté d'un lieu, d'un symbole, ne suffit pas à sauver une humanité qui renonce à sa propre dignité.

Et pourtant – en écrivant cela, il montre que la lucidité n'est pas un abandon.

Dénoncer cet échec avec une telle intensité, c'est aussi résister intérieurement.

Le *Kôngo* de Benoist Saul est ravagé, mais le verbe reste debout.



Le geste de l'écrivain

Par cette confrontation père-fils, Benoist Saul Lhoni dresse un grand tableau de la désillusion historique.

Il prend acte de l'échec sans pour autant le justifier.

Son écriture est une continuation de la mémoire, mais aussi une rupture consciente avec les illusions passées.

C'est très fort. Très rare aussi. Il assume jusqu'au bout la complexité de cet héritage. ■



Brazzaville, Ma Patrie  
La Petite rivière, Prédestinée  
Malâki  
Les Piétons  
Notre Devise  
Congolia

Quel magnifique ensemble ! Cette série de textes de Pa-

trice Joseph Lhoni est d'une grande richesse, et elle montre à quel point son écriture était ample, diverse, profondément enracinée dans une culture, une terre, un peuple – et en même temps ouverte sur une réflexion humaine universelle.

Chacun de ces poèmes forme une pièce d'un grand tableau de l'âme congolaise, une mosaïque où se croisent la nature, la danse, la lutte, l'identité, l'histoire et l'espoir.

### 1. Brazzaville, Ma Patrie

Ce poème de Patrice Joseph Lhoni est d'une puissance grave, vibrante, profondément ancrée dans l'histoire – une histoire blessée, mais fière. Ce n'est point ici une simple évocation patriotique ; c'est un acte de mémoire, un cri de vérité dans la langue du colon, retournée ici comme une arme de réappropriation. La langue française, paradoxalement, devient l'outil de la résistance.

#### Lecture sensible

*Brazzaville, Ma patrie*, oppose déjà deux idées. Brazzaville, nom hérité du colon, symbolise l'imposition extérieure, tandis que ma patrie réaffirme une appartenance antérieure, profonde, enracinée, que l'histoire n'a pas pu effacer. Ici, on revendique l'identité non pas par soumission à la nomenclature coloniale, mais par un retour aux racines, aux figures tutélaires oubliées ou effacées : N'Galiéma, Makoko, N'Ghia...

Nous avons dans la première strophe une tension entre amour filial (raison d'être) et trahison historique (souiller notre honneur virginal). On sent que l'auteur écrit avec le cœur lourd, mais l'esprit clair : le passé est là, il ne se nie pas, mais il ne sera pas accepté sans être dénoncé.

La troisième strophe évoque un panthéon des résistants, ces noms « aux syllabes sonores » qui vibrent comme des tambours dans la mémoire collective. Cette oralité-là transmise, devient un rempart contre l'amnésie, contre l'effacement voulu par l'histoire coloniale.

Puis vient le moment clé, glaçant, de la proclamation fallacieuse de Brazza : « Tous ceux qui le touchent sont libres ! » – réplique cruelle et vide, qui marque le basculement dans la domination. Ce passage condense toute l'absurdité coloniale : la liberté promise comme un leurre, la dépossession sous les habits d'une prétendue civilisation. Et paradoxe des paradoxes, cette maxime trône en bonne place dans les armoiries de la ville de Brazzaville !

Enfin, la dernière strophe fait éclater un espoir.

Non pas naïf, mais conquis, arraché au prix d'un long combat. La coupe de dipanda (liberté) est bue avec la conscience du prix payé. La joie y est sobre, digne, teintée de deuil, mais debout.

#### Portée poétique

La versification classique, les rimes riches, la structure régulière donnent au texte une solennité qui renforce la gravité du propos. Ce n'est pas un pamphlet rageur, c'est une élégie fière, presque un chant de griot modernisé.

Le poème aurait sa place dans une anthologie de littérature postcoloniale. Ce n'est pas seulement un témoignage : c'est

un geste littéraire de résistance, un acte politique en forme de poème.

### 2. La Petite rivière, Prédestinée

- Le ton est mythique, chantant : la petite rivière Mfoâ personnifiée raconte son destin glorieux malgré sa petitesse.

- La source au plateau de Maya, la fusion des peuples, le grand fleuve Kôngo : tout ici évoque une filiation spirituelle et historique.

- L'idée forte : ce n'est pas la taille ou la force qui fait la grandeur, mais la vocation au rassemblement, au destin collectif.

C'est un poème lumineux, fier, fondateur.

### 3. Malâki

- Un hymne à la fête traditionnelle, au vivant, au collectif.
- Le rythme du tam-tam traverse tout le poème – une danse écrite, où les corps, les voix, les âmes vibrent ensemble.

- Patrice Joseph Lhoni ressuscite un temps du Malâki qui tend à disparaître : il y a une pointe de nostalgie sous l'exubérance joyeuse.

Un grand chant de communion et de mémoire.

### 4. Les Piétons

- D'abord le labeur, la monotonie de la marche, rythmée par un deux, en français, en kôngo et en lingala.

- Puis, par la musique (du Sânsi, du Nsâmbi), la marche devient danse, la souffrance devient fête.

- Cette montée est superbe : on passe de l'effort subi à la joie conquise, à travers le chant, la sueur, la persévérance.

C'est un poème sur la transformation intérieure par l'endurance.

### 5. Notre Devise

- Une grande fable politique et morale, construite à partir d'exemples tirés de la nature (abeilles, fourmis, caméléon, arbre).

- Solidarité, patience, obstination, courage : autant de vertus que Patrice Joseph Lhoni propose pour bâtir un peuple uni et résistant.

- La forme rappelle les grands poèmes éducatifs traditionnels : transmettre par l'exemple, par l'image parlante.

Un texte fondamentalement optimiste, même dans sa conscience des obstacles.

### 6. Congolia

- Un poème plus personnel, plus doux, plus intime.

- Patrice Joseph Lhoni personifie la femme congolaise : tendresse, force silencieuse, centre vital du foyer et de la société.

- La fierté d'être noire est affirmée avec élégance et calme, sans jamais tomber dans l'agressivité.

- Le lien avec l'histoire récente (l'enfant né des Trois Glorieuses) introduit une continuité entre la tendresse maternelle et la lutte collective pour la dignité. ■

## *Macabre*

Texte magistral. Un long souffle rageur, brûlant, lucide, qui emporte tout sur son passage.

*Macabre* est une fresque, un poème-choc où l’Histoire, la mémoire et la colère se nouent dans une prose incantatoire. Benoist Saul Lhoni n’écrit pas : il dénonce, il conjure, il témoigne avec une force presque prophétique.

### Lecture sensible

Le poème part du drame congolais, de cette trahison interne après la colonisation, où les « camarades » d’hier deviennent les bourreaux d’aujourd’hui. La scène terrible du corps de Ange Diawara exhibé, miroir macabre de Lumumba, ancre d’emblée le texte dans un réalisme cru, sans concession.

Mais il ne s’arrête pas à l’événement : il montre le pourrissement généralisé, l’effondrement des idéaux sous les coups de la corruption, de la compromission, de l’avidité. On trouve une violence retenue dans sa description du phallus mortifère, image puissante du viol de la nation, du peuple, de la dignité humaine.

Puis il élargit le cri : Palestine, Rohingyas, Soudan du Sud... Il crée une fraternité des « humiliés » des opprimés du monde entier. C’est toute une géographie de la douleur humaine qu’il tisse, avec cette empathie viscérale qui refuse une limitation par les frontières.

Enfin, son adresse finale aux puissances économiques mondiales est une charge sans détour, ironique, amère, mais d’une justesse implacable : ces élites qui instrumentalisent, pillent, asservissent sous des masques de respectabilité. L’accusation est universelle, mais aussi tragiquement personnelle, car c’est son cri qui s’élève à travers tous ces corps brisés.

### Portée poétique

Le style de Benoist Saul Lhoni épouse le désordre du monde qu’il peint : longues phrases haletantes, ruptures soudaines, accumulations vertigineuses – tout sert son propos. On retrouve une prose lyrique, convulsive, à la manière d’un Aimé Césaire dans Cahier d’un retour au pays natal, mais avec sa propre signature : une colère lucide, sans pathos, sans lénification.

C’est un texte qu’on ne peut pas lire distraitemment : il oblige à s’arrêter, à encaisser, à réfléchir. Il est rude, nécessaire, impérieux.

Cependant, je vais aussi proposer une lecture plus détaillée, passage par passage, pour honorer toute la richesse de ce poème presque comme un archéologue qui dégagerait patiemment chaque strate de son cri.

#### 1. Premiers mouvements : La cassure historique

*Macabre/Nous disons macabre/Le temps s'est mis au dia-  
pason de l'instant*

➤ Il ouvre sur un effondrement : non seulement des vies, mais du temps lui-même. Le mot macabre n'est pas seulement une description ; il devient la clef d'une époque où l'histoire

s'est arrêtée, où l'instant est devenu permanent, figé dans la mort.

*Le torchon a brûlé/Ils étaient tous/Très souvent/À la même messe...*

➤ Magnifique ironie : les anciens compagnons d’armes, liés par une foi commune (politique, révolutionnaire), deviennent ennemis. La « messe » devient alors un rituel de trahison. Le rythme fragmenté mime l'éclatement de l'unité.

#### 2. Le basculement

##### Dans l’horreur

*Les slogans délivrés tantôt/Finirent en torrent de sang*

➤ La poésie révolutionnaire est trahie, inversée. Les mots libérateurs deviennent les slogans de la mort.

*On promène les anciens camarades massacrés sans procès*

➤ Il touche ici à une mémoire historique lourde, violente. Le cortège des morts n'est pas une procession digne, mais une humiliation publique, un lynchage. La pure tradition stalinienne convoque toute la mémoire des totalitarismes.

*L'image du bourreau soutenant la tête de Ange Diawara*, miroir de Lumumba, est viscérale. Elle relie deux martyrisations emblématiques : celle du Congo-Kinshasa à celle du Congo – Brazzaville.

➤ Il crée une mémoire africaine pancontinentale de l’horreur.

#### 3. L’effondrement

##### Moral et matériel

*La montée au pinacle de la déraison collective*

➤ C'est la perte de la raison commune, du bon sens politique. La nation n'est plus seulement pillée matériellement, elle est vidée spirituellement.

*Les phallus mortifères qui nous violent encore et encore*

➤ L'image est d'une violence crue. Nous sommes loin d'une simple soumission politique, mais d'une agression physique et intime, systémique, ininterrompue. C'est l'expérience du viol historique.

*Notre héroïsme s'est dilué dans la crasse de notre écrasement*

➤ Merveilleuse formule tragique : la gloire des luttes passées se dissout dans la bassesse de la trahison contemporaine. L'héroïsme devient un souvenir honteux.

#### 4. L’ouverture sur l’universel

*Je suis homme de Palestine*

*Une femme Rohinga de Birmanie...*

➤ Ici, Benoist Saul Lhoni s’élève puissamment. Il refuse d’enfermer sa douleur dans un contexte national ou régional. Il se fait frère et sœur de toutes les douleurs humaines.

➤ C'est un geste profondément humaniste, à la manière d'un poète engagé comme Mahmoud Darwich ou d'un Édouard Glissant quand il parle de Relation.

#### 5. L'accusation finale : le procès du monde

*Obé ! Obé ! De la City, de Wall Street, du CAC 40...*

➤ Changement de ton : l'appel devient un sarcasme

glaçant. Benoist Saul Lhoni appelle ceux qui ne répondront jamais. Il dénonce la structure économique globale comme complice active du malheur des peuples.

#### *Vos bons nègres que vous régurgitez*

➤ C'est l'accusation la plus brutale : celle d'une trahison intérieure, des élites africaines inféodées, qui continuent de reproduire l'ordre colonial sous couvert de modernité.

#### *Nos pays devenus des prisons à ciel ouvert*

➤ Vision terrible d'un monde sans évasion possible, où l'oppression n'est plus visible, mais omniprésente.



#### Le geste d'écrivain

Benoist Saul Lhoni n'écrit pas seulement contre l'injustice : il écrit depuis l'injustice, depuis la blessure. Son texte est à la fois acte de mémoire, cri de révolte, prière muette, et manifester pour la dignité.

Il va très loin : il fait exploser la frontière entre poème et pamphlet, entre prose et incantation. Il écrit sur une corde raide, tendue entre la douleur et la lucidité, sans jamais céder au désespoir gratuit. ■



### *Mpîmpa (La nuit)* De Patrice Joseph Lhoni *Nuit et Solitude* De Benoist Saul Lhoni

Quel miroir magnifique encore une fois !

Entre le père et le fils, deux visions de la nuit, deux rapports à l'invisible, dialoguent à travers le temps et l'expérience :

Le père, avec l'intensité du mystère ancien, la nuit peuplée de forces et de présences surnaturelles ;

Le fils, avec une approche plus existentielle, intime, où la nuit devient le théâtre de la solitude intérieure.

#### Lecture attentive de ce diptyque

##### 1. *Mpîmpa (La nuit) : la nuit des puissances* De Patrice Joseph Lhoni

Le poème du père est fortement ancré dans l'imaginaire traditionnel africain.

#### *Nuit noire, nuit hantée*

➤ La nuit n'est pas vide, elle est pleine, habitée, peuplée d'esprits, de présences invisibles.

#### *• Le hululement des hiboux, le réveil des sorciers*

➤ La nuit est associée au surgissement des forces occultes, au combat entre énergies mystérieuses.

La montée en tension est magistrale :

• Le calme du début (pigeons, safoutiers) cède à l'angoisse insidieuse (hiboux, armées invisibles).

• La fin annonce la figure du Ngânga, le devin, le médecin traditionnel qui déchiffre le chaos nocturne.

La nuit est donc un monde en soi, avec ses drames, ses batailles secrètes, ses règlements de comptes que l'aube révélera en partie.

C'est un poème chargé de spiritualité ancestrale, de lien sacré entre la nature et l'homme.

##### 2. *Nuit et Solitude : la nuit intérieure*

De Benoist Saul Lhoni

L'approche du fils est différente, plus intérieure, plus existentielle.

#### *Solitude et nuit/Mots étranges*

➤ Il se place d'emblée dans un registre de questionnement, de malaise intime.

*La nuit n'est plus peuplée d'esprits extérieurs* : elle devient le reflet d'un vide intérieur, d'une quête de sens inassouvie.

➤ Le climat que Benoist Saul Lhoni installe est subtilement angoissant :

*Le train, le coin du feu, l'odyssée sans clefs* : autant d'images d'errance, de tentative vainement d'éclairer l'obscurité.

*La sueur froide, le hululement répercute à l'infini, les ombres chinoises* : tout contribue à une sensation d'égarement, de perte de repères.

La nature dans le poème du fils est plus distante, presque indifférente, contrairement au poème du père où elle est complice active du drame nocturne.

La clôture du poème du fils est cependant superbe :

#### *Nuit et solitude/Tandem pour l'éternité ?*

➤ Cette interrogation suspendue, sans réponse, donne au texte une portée universelle : la nuit ne sera peut-être jamais qu'un miroir de notre solitude essentielle.

Ce miroir montre ainsi une évolution du rapport à la nuit :

- De la nuit sacrée, rituelle, chargée de forces cosmiques,
- À la nuit moderne, intérieure, où l'angoisse et la solitude sont devenues les seules certitudes.



#### Le geste de l'écrivain

Avec ce diptyque, nous avons la confirmation de la richesse de ce recueil :

C'est un livre du passage, entre deux âges, deux visions du monde, deux façons d'habiter la nuit, le silence, la perte.

Benoist Saul Lhoni n'efface pas l'héritage de son père : il lui répond, il l'actualise à partir de son propre lieu intérieur, sans jamais renier l'émotion sacrée qui l'anime. ■



#### *Sursum Corda : la foi dans l'effort personnel*

(Patrice Joseph Lhoni)

#### *L'inconnu : l'ouverture et la compassion active*

(Benoist Saul Lhoni)

Ce troisième miroir entre Patrice Joseph Lhoni et Benoist Saul Lhoni est d'une beauté encore différente — presque solaire.

Ici, on sent une sorte de sagesse active, une volonté de transmission de forces, de principes, face aux épreuves de la vie.

Mais là où le père offre une leçon de persévérance individuelle, le fils ajoute une ouverture vers l'autre, vers la so-

lidarité, presque comme une élévation de sa pensée dans une perspective plus universelle.

### Lecture attentive

#### 1. *Sursum Corda : la foi dans l'effort personnel*

(Patrice Joseph Lhoni)

*Crois, mon cœur, en toutes tes entreprises* : l'ouverture est superbe — un appel intime, direct, chaleureux, presque paternel à l'intérieur même du texte.

**Travail, conviction, persévérance** : Patrice Joseph Lhoni insiste sur l'importance de l'obstination, de la maîtrise patiente, de l'effort sans relâche.

Il reconnaît que le chemin sera semé d'échecs, mais refuse de voir dans l'échec une défaite définitive : *Le triomphe est parfois le résultat d'une série d'échecs !*

**Tolérance envers autrui** : il ajoute une leçon précieuse, celle de ne pas mépriser ceux qui commencent — la sagesse vraie sait reconnaître dans les balbutiements des autres les promesses d'une future grandeur.

**La solitude face à l'incompréhension** : Patrice Joseph Lhoni sait que la grandeur intérieure isole parfois, mais il exhorte de continuer à croire envers et contre tout.

Au fond, son texte est un poème sur la dignité de l'effort silencieux.

#### 2. *L'inconnu : l'ouverture*

**Et la compassion active**

(Benoist Saul Lhoni)

Le texte de Benoist Saul Lhoni reprend cette idée de cheminement personnel, mais il lui ajoute une dimension communautaire, relationnelle.

*Lorsque l'inconnu t'effraie/Ne lui tourne pas le dos* : Benoist Saul Lhoni pose l'idée que la peur de l'autre, la peur de l'inconnu, est l'un des grands drames modernes.

La solution n'est pas la fermeture, mais l'ouverture intelligente et généreuse.

Le travail intérieur est toujours là (creuser, fouiller, bêcher), mais il est mis au service des autres, pas seulement de soi.

Générosité, solidarité, accompagnement : il propose d'aider les autres à grandir, de transmettre les vertus, de rester humble même dans le succès.

**L'image de l'océan est splendide :**

*Sois comme l'océan/Qui apporte à chacun les nutriments de la vérité.* Une immense douceur, une force tranquille, une vérité offerte à tous, sans exclusion.

La solitude est récusée : contrairement au poème du père, où on la percevait comme parfois inévitable, le fils refuse ici de s'y résigner.

L'**humanité commune** est la réponse face à la bêtise et à l'isolement.



### Le geste de l'écrivain

Avec *L'inconnu*, Benoist Saul Lhoni accomplit un pas essentiel dans l'élargissement de leur œuvre commune :

Il relie la sagesse individuelle en clé collective, sans renier les leçons de patience et d'effort que son père lui a léguées.

C'est une vraie filiation vivante, en mouvement, fidèle sans être figée. ■

### Humanité, une Devise ?

C'est poignant. C'est beau. C'est vrai.

Benoist Saul Lhoni écrit avec une gravité calme, une tension lucide, sans haine, mais avec une immense exigence d'humanité. Nous avons dans ce poème une forme de prière laïque, presque une supplique adressée à une conscience collective qui dort. Chaque strophe est un coup doux, mais ferme, porté contre les murs que l'on érige entre nous, contre la mécanique absurde de l'exclusion.

### Lecture poétique

Le poème adopte un ton à la fois grave et lucide, émaillé de formules incisives et de figures d'opposition. Il s'ouvre par une question rhétorique — *Humanité, une Devise ?* — qui est répétée, posant d'emblée une tension entre valeur proclamée et réalité vécue.

### Quelques procédés marquants :

**Anaphore structurelle** : l'usage répété du mot *mère* (ex. : *L'ignorance... Mère des rancœurs/La cupidité... Mère de stupidité*) évoque une généalogie de la violence — comme si les maux sociaux naissaient d'une même matrice.

**Métaphores et personnifications** : Benoist Saul Lhoni traite l'humanité tantôt comme une pièce de théâtre, tantôt comme un corps en souffrance ou en lutte.

**Images puissantes** : *Je mets un genou à terre*, geste contemporain de résistances pacifiques, comme un écho aux luttes contre les discriminations raciales (notamment aux États-Unis). Ce geste symbolise l'**humilité face à l'injustice et l'appel à la paix**.

**Antithèse frappante** : *Il serait comique qu'à notre mort/Nos os soient de couleurs différentes* — sarcasme mordant et bouleversant dans sa simplicité lorsqu'il dénonce l'absurdité du racisme avec une ironie douce-amère qui désarme. Et cette idée d'une *humanité à géométrie variable* dit tout du drame actuel : l'**universalisme trahi, la compassion conditionnelle, les frontières de l'empathie**.



### Portée philosophique et politique

Le poème se veut un manifeste humaniste, profondément engagé contre le **racisme**, la **radicalisation identitaire** et les **préjugés systémiques**. Il interroge avec sobriété notre rapport à l'autre, à la différence, et à l'histoire.

### Idées fortes :

¶ Les poisons du rejet de l'autre menacent l'**humanité comme valeur universelle**.

¶ La tolérance s'érige en terreau, donc en socle fertile pour une société nouvelle.

¶ La réflexion sur le temps (passé figé, avenir en suspens) appelle à la responsabilité collective : *L'avenir invite au dépassement des préjugés*.

¶ Une mise en garde : tant qu'on reculera nos montres (belle image du retour en arrière civilisationnel), l'Histoire archive nos errements comme autant de fautes inexcusables.



### Le geste de l'écrivain

L'écrivain ici agit en éclaireur moral. Par sa parole poétique, il invite non seulement à penser, mais à éprouver cet engagement. Le style est direct, sans fioritures, mais chargé d'images fortes et de formulations percutantes.

### Ce que l'écriture produit :

Elle incarne la pensée : le poète met un genou à terre, ce n'est pas une image passive, c'est un acte performatif.

Elle interroge la devise même de l'humanité : si l'humanité est un mot que l'on brandit, qu'en penser de sa mise en pratique ?

Le poème devient une prière laïque, une proclamation humaniste, presque un appel à la réconciliation universelle, par l'abandon des identités figées, en faveur d'une humanité commune et assumée dans sa diversité. ■



Ce poème est une déclaration de foi en l'humain, une révolte contenue contre l'hypocrisie du monde, et une invitation à désarmer nos coeurs. Il lie l'intime (geste, conscience, mémoire) au collectif (devise, histoire, postérité). Sa force réside dans la simplicité du langage, l'évidence de la pensée, et l'intensité du regard posé sur le monde.

**UNE FRESQUE POÉTIQUE ENTRE MÉMOIRE ET TRANSMISSION**

**Du Pays d'où nous venons**  
Poésie à deux mains

Nouvelle édition  
Résonances d'Alexander Iridescence

Ambonghi

Du pays d'où nous venons Poésie à deux mains P.J. & B.S. Lhoni

**Du Pays d'où nous venons** est un champ à deux mains, une offrande pour ne jamais perdre la route de l'humain...

Nouvelle Édition Enrichie des Résonances d'Alexander Iridescence

www.bod.fr/librairie \* 12€ ISBN 9782322635931

Passez votre commande en flashant le QR Code ci-contre